

# Présentation

Dans le cadre de l'initiative "Mémoires Vivantes", l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20, 30 et 40.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique. L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

## **Ont participé à l'élaboration de ce recueil :**

Mme BATICLE Marie-Thérèse

M. et Mme COQUELIN Jean

Mme DUVAL Marie

M. ECOLIVET Pierre

Mme LEG ER Jeanne

Mme LOISEAU Marie-Louise

M. et Mme MAUGER René

Mme ROBERT Françoise

Mme RUEL Paulette

## Avertissement

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

# L'agriculture

A cette époque, il y avait environ cinq ou six fermes dans le bourg de Beaumont. Certains fermiers traient même leurs vaches sur la place de la Madeleine. En tout, la commune comptait à peu près une trentaine de fermes. Dans certaines, la femme s'occupait de quelques vaches et l'homme travaillait à l'extérieur. Les plus grandes fermes (une dizaine) comptaient entre 15 et 18 vaches et possédaient 3 ou 4 chevaux. Les plus petites avaient 3 vaches et quelques moutons.

## Le lait

On traie à l'époque souvent trois fois par jour à la main. Quelques-uns recueillaient encore le lait dans des *canes* en cuivre qu'ils fermaient avec un bouchon en bois entouré de fougère. Ces personnes-là faisaient encore le beurre.

Pour aller traire aux champs, on fixait deux caisses de part et d'autre d'un âne ou on portait les bidons sur les épaules avec une sorte de balancier. Ce système servait aussi à transporter l'eau destinée à abreuver les bêtes.

Les vaches étaient nourries avec de l'herbe en été ; et en hiver on leur donnait du foin et des betteraves que l'on devait tailler au couteau auparavant. En hiver, il fallait rentrer les vaches tous les jours à l'étable, où elles étaient attachées. Dans les *clos*, elles étaient également attachées, mises au *tiers* (*piquet avec lequel on attache les vaches dans les champs*), avant qu'il n'y ait des clôtures électriques. Nous devions les changer de place plusieurs fois par jour : on enlevait alors le piquet et on le plantait plus loin avec un maillet en bois.

Les veaux étaient nourris avec des panais. On pouvait les engraisser pour les vendre au boucher ou les élever pour renouveler le troupeau.

Il semble qu'à cette période pratiquement toutes les fermes de Beaumont donnaient leur lait à la laiterie de Gréville. Nous laissons le lait dans des bidons au bord de la route tous les matins. Le laitier passait avec une voiture tirée par trois ou quatre chevaux. Il passait une nouvelle fois dans l'autre sens, avant midi, pour remettre les bidons remplis de *petit lait* (lait écrémé) qui nous servait à nourrir les veaux et les cochons. On lavait les bidons tous les jours, avec de l'eau et de la paille, avec des orties ou encore de la cendre. A l'époque, les bidons étaient en fer : ils étaient très lourds et se cabossaient facilement.

La laiterie nous payait le lait tous les mois, selon son taux de matière grasse. Chaque ferme avait un numéro qui était inscrit sur les bidons. Le samedi d'après le 13 du mois, avait lieu à Beaumont la paie du lait. Nous y allions tous y chercher notre enveloppe. Pour l'occasion, le bourg était très animé. Des commerçants ambulants s'y installaient ce jour-là.

## Les moutons et les chèvres

Dans beaucoup de fermes, il y avait des chèvres et un bouc qui servait à désinfecter l'étable. Certains traient les chèvres pour consommer leur lait. Les chevreaux étaient destinés à la consommation de la ferme ou pouvaient être vendus au boucher.

Mais, il y avait beaucoup plus de moutons que de chèvres. Nous les élevions pour vendre les agneaux au boucher et pour la laine. Il était plus intéressant de vendre la laine lavée. Pour cela, on la faisait tremper deux jours puis on la lavait au lavoir, on la rinçait puis on la mettait à sécher sur des toiles dans les champs. Elle était souvent vendue à des commerçants de Cherbourg. A l'époque, la laine se vendait bien car elle servait à faire des couvertures et des matelas.

Comme il n'y avait pas de clôtures, on mettait des pâtures aux moutons. Ces pâtures étaient soit en corde, soit en *ran*, sorte de jonc que les hommes tressaient, souvent le soir. Le *ran* servait aussi à confectionner des liens pour lier les gerbes de céréales.

## Les cochons

Il y avait souvent deux cochons dans les fermes. Nous les gardions pour notre propre consommation ou nous pouvions aussi les vendre, tués et préparés, au charcutier. Certains les faisaient conduire à Cherbourg par l'autobus qui passait dans le bourg à l'époque. D'autres allaient les porter eux-mêmes en ville. Le jour de la paie du lait, beaucoup vendaient leurs petits cochons, destinés à être engraisés.

Le cochon était tué, allongé sur une civière. Il fallait récupérer le sang aussitôt et tourner sans arrêt pour l'aérer. Puis on brûlait les poils du cochon avec de la paille et on le lavait bien. Avec, on faisait du *graissin*, du pâté avec la tête, du saindoux. On cuisait le sang et les rôtis dans le four à pain. Les abats devaient être mangés rapidement car ils ne se conservaient pas. On en donnait souvent aux voisins. La première chose que l'on mangeait était le foie que l'on cuisait à la poêle, avec du cidre et des oignons. Par contre, la viande de cochon était salée et conservée dans des *sinots* pendant plusieurs mois.

## Les basses-cours

Dans toutes les fermes, il y avait des volailles et des lapins. Nous vendions quelquefois les œufs et les lapins. Quand on tuait un lapin, on conservait la peau pour vendre à un chiffonnier qui passait régulièrement. On lui vendait aussi du crin de cheval. Les plumes d'oie étaient également conservées pour faire des oreillers. Les ailerons étaient utilisés comme plumeaux, pour faire le ménage.

### Les travaux des champs

Labourer avec des chevaux était beaucoup plus contraignant qu'avec un tracteur car un cheval qui venait de travailler ne devait pas refaire d'efforts avant d'être bien reposé sinon il risquait d'attraper une bronchite. De plus, avant de donner le foin aux chevaux on devait le tremper dans l'eau du lavoir, afin de le débarrasser de sa poussière.

Pour labourer, il fallait trois chevaux et deux hommes. Les trois chevaux étaient mis en file, un homme les guidait et un autre tenait la charrue. A cette époque, la plupart des fermes avaient un brabant, c'est à dire une charrue réversible qui permettait de faire demi-tour à chaque bout de sillon.

On semait à la main, avec un sac attaché au cou comme un tablier. Pour le blé il fallait labourer, passer la herse et semer dans la même journée.

Le foin était fauché avec une faucheuse tirée par des chevaux. On le laissait sécher mais si le temps menaçait, il fallait faire des *cabots* (petites meule de foin). Des tâcherons étaient souvent embauchés pour botteler le foin. Certains faisaient jusqu'à 1000 bottes par jour. Les femmes faisaient quelquefois les *teurques* (poignée de foin ou de paille torsadée pour lier les bottes) pour les aider. On s'abîmait souvent les mains avec les chardons qui poussaient dans le foin.

Les pommes de terre étaient arrachées avec la charrue. Une personne passait derrière pour faire des *rances* (rangée en longueur) de pommes de terre et une autre faisait, à côté, des *rances* avec les mauvaises herbes. Les pommes de terre étaient triées selon leur taille. Il était de tradition que le grand-père choisisse les futures semences. Les enfants ramassaient les plus petites, destinées aux cochons. Les autres étaient mises dans des *pouques*.

Pour moissonner les céréales, il fallait d'abord faucher à la main le tour du champ pour permettre le passage de la moissonneuse et des chevaux. La moissonneuse était une faucheuse sur laquelle on avait adapté un appareil qui permettait de faire des *gavelles* (brassées de céréales non liée). Un homme conduisait les chevaux et un autre, assis sur la machine, faisait des *gavelles*. D'autres personnes devaient repousser ces *gavelles* sur le côté pour que la moissonneuse puisse passer dans l'autre sens. Quelques jours après, on retournait les *gavelles* avec une faucille et on faisait des gerbes. Lors de ce travail, tout le monde participait. On liait les gerbes avec du *ran* (carex, sorte de jonc) ou du seigle. S'il faisait sec, le blé était mis en gerbes le jour de la moisson. Dans ce cas, on les faisait sécher en *bonhommes* (tas de gerbes mises en pyramide pour sécher). Sinon, on rentrait les gerbes aussitôt. Il fallait attendre trois ou quatre semaines pour battre afin que le grain ait bien "sué". En attendant, les gerbes étaient rentrées dans les greniers.

A cette époque, la plupart des fermes faisaient appel à un homme de la commune qui louait sa batteuse à moteur. Il y avait aussi un menuisier d'Urville-Nacqueville qui louait sa batteuse. Ils passaient chaque jour dans une ferme différente. Ils étaient payés à la gerbe, ce qui occasionnait beaucoup de discussions.

La machine battait le grain et le vannait. Avec la paille, on faisait des *dierbés* (botte de paille). C'était une corvée, mais c'était aussi l'occasion de faire la fête.

Le seigle, lui, était battu à la main pour faire des liens. Une petite partie du blé était battue également à la main afin de faire du *glui* (*paille de blé entière*). Pour cela, il était battu sur un bidet, puis passé dans une *grage* (sorte de râteau fixé à un mur). Il était ensuite lié aux deux extrémités et pouvait être vendu au kilo (le *glui* était utilisé lors de la fabrication du cidre et servait aussi à confectionner des ruches).

À la Toussaint, toutes les fermes avaient battu leur grain. Beaucoup pratiquaient « l'échange », c'est à dire qu'elles échangeaient leur blé contre de la farine au moulin et la farine contre du pain, chez le boulanger. A cette époque, plus personne ne faisait le pain à Beaumont.

La culture des panais était pénible car il fallait labourer très profond pour qu'ils poussent. De plus, le contact des panais avec la peau provoquait souvent des irritations. On cultivait aussi des rutabagas pour les cochons et les lapins.

Les betteraves étaient arrachées à la main, en tirant sur les feuilles. Elles étaient stockées en tas, dans les étables. On donnait aussi les feuilles aux bêtes.

### Les ruches

Dans toutes les fermes, il y avait des ruches (faites en paille). A l'époque, pour récolter le miel, il fallait tuer les abeilles. On creusait alors un trou dans la terre, on y plaçait deux mèches de soufre auxquelles on mettait le feu. La ruche était posée par dessus et entourée de terre à la base, pour que cela soit hermétique. Les abeilles mourraient asphyxiées. On passait le miel dans un tamis. La cire servait à cirer les meubles. Avec le miel, on pouvait faire de l'hydromel.

### Le cidre

Il y avait des pommiers à Beaumont, mais pas suffisamment pour satisfaire les besoins de l'époque. Beaucoup achetaient donc leurs pommes à l'extérieur. Après avoir broyé les pommes, on les plaçait sur le pressoir, en alternant avec des couches de *glui*. Nous retaillions souvent ou pressions une seconde fois le marc afin d'en tirer le maximum de jus. Certains vendaient leur cidre en tonneaux, à des débits. Une partie du pur jus était mis en bouteilles et gardé pour les occasions. Une autre partie était utilisée pour faire du calva.

# Le commerce et l'artisanat

## Les commerces fixes

Beaumont était déjà à l'époque le bourg le plus commerçant de la Hague. On y trouvait de multiples commerces et services.

À cette période, il y avait cinq épiceries dans le bourg de Beaumont. Elles vendaient les produits de première nécessité. On n'y trouvait pas de fruits exotiques, à part des bananes et des oranges. Elles vendaient peu de légumes car tout le monde avait un potager. Le café était vendu en grain, quelquefois torréfié par l'épicière elle-même. On pouvait aussi y trouver du sucre, des bonbons, et même, dans certaines, du lard salé. Nous y achetions aussi du beurre fabriqué à la laiterie de Gréville ou par les agriculteurs eux-mêmes. Pour mesurer la quantité de beurre, les vendeurs utilisaient une sorte de moule. La crème aussi était vendue au détail. Les épicières vendaient aussi du savon de Marseille, des battoirs à linge, des brosses pour laver le linge ou des brosses à bouteille, du cirage. On pouvait aussi y trouver du cidre ou du calva au détail. Pour cela, il fallait apporter sa bouteille pour tirer la quantité désirée au tonneau. Pour le calva, on utilisait plutôt de petites bouteilles appelées « fillettes ».

Deux quincailleries étaient ouvertes dans le bourg. L'une d'entre elles, située à l'emplacement de l'actuel Crédit Agricole, vendait de l'essence pour les quelques autos qui circulaient à l'époque. Les pompes étaient situées sur le trottoir, au bord de la route.

L'épicerie Divetain (située à l'emplacement actuel de Codée) vendait, en plus des produits d'épicerie, des sacs de charbon et d'engrais.

La plupart des commerces était approvisionnée avec des voitures à chevaux.

Deux hôtels-restaurants accueillait beaucoup de voyageurs de commerce et de touristes. Les plats servis dans les restaurants étaient simples : bœuf-mode, rôtis, pieds de cochon... On y organisait aussi beaucoup de banquets entre hommes (comices agricoles ou autres...).

Certaines des épiceries faisaient café, ainsi que les hôtels. En tout, il y avait 7 cafés. A côté de la porte des cafés, il y avait souvent un anneau au mur pour attacher les chevaux en attendant. Les clients étaient souvent des hommes qui buvaient du café arrosé pratiquement toujours de calva, mesuré avec des « demoiselles », mesures en étain ou en faïence. Les cafés faisaient beaucoup de commerce lors des enterrements car c'était une occasion de se retrouver et de boire un verre ensemble.

L'hôtel de la Poste faisait aussi débit de tabac. Les fumeurs pouvaient y acheter du tabac gris, des Gauloises, des cigares...

Nous achetions tout le matériel nécessaire à la couture dans une mercerie située dans le bourg. Cette mercerie vendait la laine des moutons de la Hague appelée "laine du pays". Cette laine était non teinte et existait en blanc ou marron, couleur foncée des moutons.

Il y avait entre les deux guerres, tout comme aujourd'hui, deux boulangers à Beaumont, au même emplacement qu'actuellement. On y trouvait des pains de six livres, de deux livres, des bâtards... ainsi qu'un peu de pâtisseries (pains au chocolat, brioches, mokas...). Pour chauffer leur four à bois, les boulangers avaient besoin d'une quantité énorme de fagots qu'ils stockaient sur le trottoir, avant de les rentrer.

Les deux boucheries actuelles de Beaumont étaient déjà présentes à cette époque. Les bouchers achetaient leur viande à des cultivateurs de la région et abattaient eux-même leurs bêtes dans un abattoir, situé derrière l'école maternelle actuelle. Souvent, ils étaient assistés d'un commis. Le garde-champêtre appliquait un cachet sur chaque bête abattue. Les bouchers vendaient du bœuf, mais aussi d'autres viandes (du cochon, de l'agneau...). Ils faisaient aussi un peu de charcuterie : du pâté de tête, du pâté de foie, du boudin noir et du boudin blanc, des saucisses... Ils faisaient aussi des plats de sang qu'ils allaient cuire dans le four du boulanger.

Il y avait aussi un dépôt de produits pour les animaux. Une vieille dame appelée Flavie entreposait les sacs dans le couloir d'entrée de sa maison.

Le jour de la paie du lait, le bourg était très vivant. C'était l'occasion pour les commerçants de faire une bonne journée, car nous venions tous ce jour là nous faire payer le lait que nous avions fourni pendant un mois à la laiterie de Gréville. Et c'était l'occasion pour nous de faire quelques achats et de boire un verre. La paie avait lieu à la mairie. L'argent nous était donné dans une enveloppe portant le même numéro que celui figurant sur nos bidons.

## Les artisans

On pouvait se faire coiffer à Beaumont le dimanche matin par un coiffeur qui venait d'Equeurdreville, toutes les semaines. Il n'avait pas de boutique et s'installait sous un hangar avec son matériel. Il rasait aussi les hommes.

Un électricien avait son atelier dans Beaumont. Il allait aussi faire des réparations ou des installations à domicile. On pouvait lui acheter du matériel électrique car il avait un petit magasin.

Le bourrelier réparait et fabriquaient les harnais et les brides en cuirs nécessaires aux attelages. Il faut dire que le cheval était le principal moyen de locomotion à l'époque.

Les deux forgerons (dont un était situé sur la route de Jobourg) avaient comme tâches principales de ferrer les chevaux, de cercler les roues de charrettes et de remettre en état les outils.

Un cordonnier réparait les chaussures et en vendait également, surtout des sabots, des chaussons et aussi des semelles de caoutchouc pour fixer aux sabots. Un autre se trouvait à côté de l'actuelle pharmacie.

De nombreuses couturières faisaient des travaux de raccommodage à domicile. Mais seulement deux couturières travaillaient chez elles pour des travaux de confection plus élaborés. L'une d'elle faisait les chapeaux et aussi des robes de mariées. Une autre était également repasseuse. On lui confiait les « belles » choses uniquement : les robes de communiantes, les coiffes... Pour cela, elle utilisait de petits fers qui ressemblaient à des fers à friser. Il y avait également des fers que l'on remplissait de braises.

De nombreuses lessivières étaient engagées dans les fermes pour laver le linge au lavoir.

Un peintre en bâtiment allait travailler à domicile. Il avait aussi une petite boutique dans laquelle il vendait de la peinture et des produits de droguerie.

Chez l'horloger, on trouvait non seulement des montres et des horloges, mais aussi des bijoux. Il faisait aussi des réparations.

Les quatre menuisiers de Beaumont étaient un peu polyvalents : ils faisaient des charpentes, des cercueils, des barrières. L'un d'entre eux avait un grand atelier.

Il y avait aussi deux maçons à leur compte.

Pour réparer le matériel agricole ou quelquefois les autos, on allait chez un des deux mécaniciens de la commune.

## Les marchands ambulants

Des marchands de tissu passaient à domicile pour présenter des échantillons qu'ils transportaient dans de grandes valises. On leur demandait le métrage désiré et ils le rapportaient dans les jours qui suivaient. Certains vendaient aussi des camisoles de santé, des pantalons, des vestes en coutil.

## Les autres professions

On pouvait consulter le docteur Panzani à Beaumont avant guerre. Il n'y avait pas de pharmacie à Beaumont. Nous devions donc aller chercher nos médicaments jusqu'à Cherbourg. De même, il n'y avait pas de vétérinaire pour soigner les bêtes malades. On faisait alors appel au docteur Marais (le père de Jean Marais) qui venait de Cherbourg. Après guerre, c'est le forgeron (qui était maréchal-ferrant) qui faisait office de vétérinaire.



## Beaumont-Hague dans les années 20 et 30

---

Avant guerre, le bureau de poste était à l'emplacement de l'actuelle droguerie. Les facteurs faisaient leur tournée dans toute la Hague.

Il y avait également un notaire.

# La vie quotidienne

## La maison

Les façades des maisons du bourg de Beaumont sont restées à peu près les mêmes aujourd'hui.

En général, dans nos maisons, il y avait la cuisine au rez-de-chaussée, qui était la pièce principale, et une ou deux chambres à l'étage.

Dans la pièce principale, il y avait souvent un placard encastré dans le mur épais. Cette pièce était meublée avec un buffet, un vaisselier. Dans certaines maisons, il y avait une alcôve. Nous mangions assis autour d'une grande table en bois, sur des bancs dont un avait un dossier. La table était placée dans un coin et recouverte d'une toile cirée. Autour de la poutre de la cheminée était souvent accrochée une bande de toile cirée assortie à celle de la table, parfois, dentelée avec des ciseaux, sinon on mettait des bandes de tissu.

Dans les chambres, il y avait parfois un "ciel de lit" au dessus du lit. C'était un rideau accroché au plafond au dessus du lit et qui retombait de chaque côté.

Il y avait peu de décoration dans les maisons. Certains exposaient des photos de famille comme la photo du père ou du grand-père en soldat. Sur les cheminées, il y avait parfois des pots en grès où étaient inscrits "café", "sucre", "sel", etc. Le vaisselier servait à exposer les belles assiettes ; des plats et cruches en cuivre étaient posés sur une planche dans le bas du vaisselier.

Face à l'actuel bureau du tabac se trouvait une des plus belles maisons du bourg. Elle était habitée par une famille aisée. Cette maison était meublée avec des armoires et buffets sculptés en acajou et un harmonium.

Le sol de nos maisons était en ciment. L'intérieur était éclairé avec des lampes à pétrole suspendues et aussi des lampes Pigeon, petites lampes à pétrole en cuivre avec un globe en verre protégeant la mèche. L'électricité a été installée à Beaumont en 1930. L'unique moyen de chauffage était la cheminée située dans la cuisine.

A l'arrière des maisons du bourg, il n'y avait pas de pelouse mais un potager.

## Les repas

Au petit-déjeuner, nous prenions du café. Ceux qui allaient travailler aux champs mangeaient de la soupe, un œuf, du pain, du beurre.

## Beaumont-Hague dans les années 20 et 30

---

Dans la matinée, nous faisons une collation composée de pain, d'œuf... Selon la saison et le travail effectué, nous la faisons soit à la maison, soit dans les champs. Dans ce cas, nous utilisons une musette pour transporter les victuailles.

En général, le repas du midi comprenait beaucoup de légumes : en hiver, des Soissons (gros haricots blancs farineux), ou des cocos (des petits haricots).

Quand on cuisait une marmite de pommes de terre, on mettait parfois un morceau de lard salé au fond pour leur donner du goût. Sinon, nous ne mangions de la viande que deux ou trois fois par semaine.

Pour faire la cuisine, nous utilisons une marmite avec trois pieds. Dans la cheminée, était suspendue une crémaillère pour y accrocher les chaudrons.

Tous les soirs, nous mangions de la soupe additionnée de graisse à soupe. La graisse à soupe était faite une ou deux fois par an. Elle mijotait dans une grande marmite sur le feu de bois toute une après-midi. Quand elle était presque cuite, on y ajoutait des pommes de terre, des oignons, des poireaux, du thym, du persil, etc. Puis elle était mise dans une terrine ou un pot en bois et pouvait ainsi se conserver de longs mois. Nous préparions la soupe dans une grande marmite en fonte sur un trépied ou pendue à la crémaillère et nous y ajoutions l'équivalent d'un demi œuf dégraisse.

Dans la cheminée, du jambon et des harengs étaient accrochés pour être fumés.

Nous mangions de la bouillie de sarrasin une fois ou deux par an, préparée dans une grande poêle en cuivre. Quand la bouillie était froide, c'était délicieux d'en réchauffer une tranche et de la manger avec du sucre.

Le dimanche, nous cuisinions souvent un pot au feu ou une poule au pot. Quand il y avait un dessert, c'était souvent du riz au lait. Parfois, c'était une brioche ou de la confiture. En saison, nous mangions des pommes, des prunelles, etc.

Pendant les repas, nous buvions uniquement de l'eau et du cidre. Dans certaines maisons, il y avait une bouteille de vin blanc doux réservée pour les jours de fêtes et les grandes occasions. Après le repas du midi, nous prenions un café que les hommes arrosaient souvent de calva.

## La médecine

Le docteur Panzani habitait à Beaumont dans la maison du cabinet actuel des infirmiers. Il avait une automobile avec un chauffeur. Juste avant la guerre, ce médecin a été remplacé par le docteur Vannier.

Nous faisons rarement appel au médecin à cette époque. Nous nous soignons surtout avec des remèdes de bonne femme. Il y avait, par exemple, des cataplasmes faits avec la farine de lin. Avec une couche de farine de moutarde par-dessus, c'était des

cataplasmes "sinapisés". Le tout était enveloppé dans un linge et posé sur la poitrine. Ces cataplasmes étaient vendus en pharmacie mais beaucoup les faisaient eux-mêmes.

Pour soigner les bronchites, tuberculoses ou congestions, nous utilisions des ventouses. Il fallait enlever l'air des petits pots en verre en y faisant brûler un coton imbibé d'alcool juste avant de les poser sur la peau. Alors, la peau gonflait et devenait violette, cela enlevait la "fièvre" du corps. Certains faisaient aussi des ventouses scarifiées c'est à dire qu'ils incisaient la peau avant de poser les ventouses. Ainsi le sang était aspiré.

La pharmacie la plus proche était celle d'Équeurdreville Le pharmacien faisait beaucoup de préparations sous forme de pommade notamment à base de camphre et différentes plantes.

Nous confectionnions aussi nos propres remèdes : du lait avec des gouttes de teinture d'iode soignait les amygdales ou autres maux de gorge. Pour soigner la coqueluche, nous faisons boire du lait de jument aux enfants car c'était le seul qu'ils ne vomissaient pas quand ils avaient la coqueluche.

Il y avait du sirop de navets râpés dont on récupérait le jus. Également, du sirop d'escargots servait à soigner les bronchites.

Pour les accouchements, le médecin envoyait souvent dans les maisons une femme qu'il avait formée. Il y avait une sage-femme à Omonville-la-Rogue et une infirmière à Eculleville qui avait appris avec le docteur Panzani.

## L'habillement

En général, les personnes les plus âgées s'habillaient de couleur sombre et les jeunes avaient plutôt des tissus imprimés et en couleur. Pour aller à l'école, nous portions tous une blouse et des galoches.

Nos mères portaient de larges jupes avec un tablier à bretelles et un corsage. Elles avaient aussi des corsets. Pour dormir, elles mettaient de grandes chemises. Les hommes avaient parfois des bonnets de coton. Sous leurs longues jupes, nos grands-mères avaient de longues culottes descendant jusqu'aux genoux et ouvertes au milieu. Sur la tête, certaines portaient encore les *bounettes*, sorte de coiffes tuyautées nouée sous le menton par un ruban.

Les hommes avaient souvent une casquette différente pour la semaine et pour le dimanche. Les femmes rassemblaient leurs cheveux en chignon. Elles avaient aussi des fers à friser pour les jours de fête. Pour aller à la messe, elles devaient avoir un chapeau. Les jeunes femmes ont commencé à se couper les cheveux vers 1925-30. Certaines se faisaient faire aussi des permanentes mais c'était encore très rare.

# L'école

La commune avait deux écoles. Une école de filles située dans le bâtiment de l'actuelle perception et une de garçons, place de la mairie, à l'emplacement de l'Office du tourisme. Chaque instituteur logeait au premier étage de son école et s'occupait d'une cinquantaine d'enfants.

Notre salle de classe était meublée avec quatre rangées de tables de six de chaque côté auxquelles les bancs étaient fixés. Des casiers sous les tables nous permettaient de ranger nos affaires. Le bureau de l'institutrice était surélevé sur une estrade. Derrière elle, le tableau noir était fixé au mur. Un placard mural, vitré, servait de bibliothèque. Des livres et cahiers y étaient rangés. Il renfermait aussi un bocal contenant une vipère pour les cours de sciences. Un poêle réchauffait les jours d'hiver. Certains d'entre nous apportaient une bûche pour l'alimenter.

Pour travailler, nous disposions d'ardoises encadrées de bois avec une petite éponge rangée dans une boîte à cirage. Certaines ardoises étaient en fait en carton et devenaient vite inutilisables. Pour écrire, on se servait de crayons à papier, de plumes de marque "Sergent Major". Nous avions un plumier en bois et un encrier qui contenait de l'encre violette. Nos familles devaient payer les fournitures. La commune aidait les plus démunis. A la fin de l'année, nous rendions nos livres pour les transmettre aux prochains élèves du cours. Il fallait donc les recouvrir et en prendre soin. Les cartables étaient en cuir. Certains en avaient en toile cirée.

## Les élèves

Nous commençons l'école à cinq ou six ans et la quittons entre 11 et 13 ans, après avoir passé le Certificat d'Etudes ou non.

Nous allions à l'école à pied. Certains venaient depuis Herquemoulin. Par mauvais temps, ils arrivaient trempés à l'école et le restaient toute la journée. Ceux qui habitaient trop loin apportaient leur repas du midi à l'école, ils mangeaient dans la classe ou dans la cour. En hiver, ils pouvaient réchauffer leur repas sur le poêle.

Les récréations du matin et de l'après-midi duraient environ un quart d'heure. Pendant la récréation, nous jouions à la *gatte*, "pigeon vole" ou "la balle au chasseur", "les gendarmes et les voleurs". Nous jouions aussi à la balle ou aux billes, pour les garçons. Nous, les filles, on sautait à la corde.

Nous étions chargés à tour de rôle de balayer la salle, d'allumer le poêle, de ramasser les cahiers, les papiers dans la classe. A la fin de l'année scolaire, on cirait les tables.

Les instituteurs vérifiaient tous les jours si nous avons les mains propres. L'institutrice regardait aussi les cols de chemise et surveillait l'hygiène en général car les poux s'attrapaient très facilement.

### Les instituteurs

Plusieurs enseignants se sont succédés pendant cette période dont Mlle Chilard et Monsieur et Madame Vairon.

### Les cours

Les grandes vacances s'étaient du 14 juillet au 15 septembre. À Noël et à Pâques, nous avons une semaine de libre. Les cours avaient lieu du lundi au samedi, le jeudi étant jour de repos.

Pour entrer en classe, nous nous rangions les uns derrière les autres dans la cour quand le maître tapait dans ses mains.

Les instituteurs s'occupaient de tous les niveaux depuis le Cours Préparatoire jusqu'au Cours Supérieur, année du Certificat d'Études. Ainsi, ils préparaient plusieurs cours différents à donner simultanément.

Tous les matins, un cours de morale alternait avec un cours d'instruction civique. Lors du cours de morale, nous devions recopier sur notre cahier une phrase nous apprenant une règle de bonne conduite.

En histoire, nous devions savoir par cœur toutes les dates importantes. En géographie, on étudiait principalement la *France*, mais aussi les pays d'Europe et du monde. On apprenait par cœur tous les départements français, leur préfecture, et sous-préfectures. Une fois chez nous, nous devions apprendre dans nos livres les résumés du cours du jour.

Lors des cours d'écriture, nous nous appliquions à faire des pleins et des déliés. L'orthographe était aussi très importante. Tous les jours, nous faisons une dictée suivie d'un devoir de grammaire ou d'une rédaction. Nous apprenions à lire syllabe par syllabe. Nous apprenions aussi des récitations comme les fables de La Fontaine, par exemple.

En sciences, on étudiait l'histoire naturelle et on faisait aussi des expériences. Nous regardions, par exemple, comment une ampoule de verre éclatait par terre ou nous mettions un os dans de l'acide pour voir les réactions chimiques...

Il y avait aussi des cours de travaux pratiques : couture, broderie ou cuisine pour les filles. L'institutrice nous avait appris à faire "la marmite norvégienne". La veille du cours, elle avait acheté du bœuf, un os à moelle, et avait préparé les carottes. Dans son appartement, elle avait fait bouillir la marmite et ajouté la viande et les légumes. Puis dans la classe, elle nous avait montré la manière de préparer cette recette. Le midi, le plat était cuit. Les travaux

pratiques dépendaient des goûts et habilités de l'instituteur. Les garçons faisaient du dessin comme des croquis de menuiserie, par exemple. Les filles pouvaient apprendre à langer un bébé en s'exerçant sur une poupée.

Lors des cours de chant, l'institutrice donnait le ton avec un petit orgue. On chantait "Ma Normandie", "Nos vieux pommier"... Quelques filles avaient appris à jouer du pipeau avec la maîtresse. A Noël, il y avait une petite fête. Une dame de Beaumont qui jouait de l'accordéon venait chanter des chansons. Monsieur Vairon, l'instituteur, lui, jouait du violon et sa femme du piano. Us nous faisaient chanter et nous faisaient jouer une petite pièce de théâtre. Lors de cette fête, nous recevions un cadeau, par exemple un meuble miniature pour les petites filles.

L'institutrice de Beaumont donnait des cours de gymnastique. Cela consistait en quelques mouvements de bras et jambes. A Cherbourg, il y avait une fête populaire de gymnastique, "la fête de la jeunesse", où tous les enfants du département venaient faire les mouvements ensemble.

## Les interrogations et les examens

Chaque jour, l'instituteur interrogeait quelques élèves sur le cours de la veille. Les devoirs écrits étaient notés sur le cahier du jour avec des appréciations en marge. Nous étions classés selon nos notes. Le cahier du mois, avec les rédactions et compositions, était à faire signer par nos parents.

Si nous ne savions pas nos leçons, nous pouvions recevoir une punition : des lignes à écrire, un coup de règle sur les doigts, aller au coin, se mettre à genoux et regarder le mur. Souvent, quand nous nous plaignions à nos parents d'avoir été puni par le maître, nous étions de nouveau punis par nos parents.

A la fin de l'année scolaire, les instituteurs offraient un livre à leurs meilleurs élèves. Une promenade à pied était organisée aux alentours. Une année, les élèves des cours moyen et supérieur sont allés en car jusqu'au Mont Saint Michel.

Les instituteurs décidaient des élèves qu'ils présenteraient à l'examen du Certificat d'Études. Ils choisissaient bien sûr ceux dont ils étaient sûrs des capacités car ils n'aimaient pas avoir d'échecs. Cependant, les parents étaient libres de présenter leur enfant à l'examen malgré l'avis défavorable de l'instituteur.

Tous les élèves ne passaient pas le Certificat d'Études. Certains arrêtaient l'école après leur communion sur demande de leurs parents. Cela dépendait de la main d'œuvre nécessaire aux familles dans les fermes. Les enfants les plus grands apprenaient les travaux de la ferme au lieu d'aller à l'école. Souvent, ils devaient s'occuper aussi de leurs frères et sœurs.

L'examen se déroulait dans l'école des garçons, place de la mairie. Il durait toute la journée avec une commission composée d'un directeur et de correcteurs, instituteurs d'un

## Beaumont-Hague dans les années 20 et 30

---

autre canton. La matinée était consacrée au calcul, dictée, orthographe, histoire, géographie. L'après-midi, l'examen portait sur le sport, le chant ou les récitations. Ceux qui ne savaient pas chanter, étaient notés sur une poésie.

Les résultats étaient connus le jour même. Ils étaient affichés sur les murs de l'école avec des mentions pour certains. Les élèves reçus avaient leur diplôme. Le Prix Fastou était remis au premier du canton avec un livret de Caisse d'Épargne.

Certains élèves de Beaumont ont poursuivi leurs études. Ils pouvaient bénéficier d'une bourse pour cela. Une fille de Beaumont est allée en pension et est devenue plus tard assistante sociale. Les filles qui voulaient devenir institutrice préparaient l'école normale située à Coutances. Les garçons pouvaient devenir fonctionnaire. L'un d'eux est devenu instituteur.

Mais la plupart d'entre nous étant enfants d'agriculteurs, nous devions rester à la ferme pour aider nos parents et prendre la succession. Les familles pouvaient parfois payer les études d'un de leurs enfants mais rarement de deux. Parfois, les instituteurs essayaient de convaincre les parents de faire continuer les études à leur enfant quand il avait de grandes capacités.



# Les loisirs et fêtes

## Les fêtes annuelles

La fête la plus importante de Beaumont était la fête de la Madeleine qui se déroulait tous les 22 juillet. Souvent, nous ne travaillions pas ce jour-là car c'était la plus grande fête du canton. Il n'y avait pas de comité des fêtes. Le conseil municipal était chargé de l'organisation.

Le matin, il y avait une *louerie* : les hommes ou femmes qui cherchaient du travail dans les fermes se mettaient en rang en attendant un futur patron. Les filles qui voulaient être bonnes portaient une fleur et les hommes qui souhaitaient s'occuper des chevaux avaient un fouet à la main. Ceux qui n'avaient pas de spécialité ne portaient aucun signe distinctif. Ils se louaient pour une année entière et étaient logés, nourris et souvent blanchis à la ferme. Quand un patron trouvait l'employé qui lui convenait, il lui donnait une somme d'argent, le "vin", qui venait sceller leur accord. Si jamais l'employé changeait d'avis, il devait rendre le vin.

Des forains s'installaient sur la place de la Madeleine et y montaient des manèges : des chevaux de bois, des pousse-pousse et des "petits bateaux", sorte de grandes balançoires munies d'un frein pour empêcher les gens d'aller trop haut. Les jeunes, comme les plus âgés appréciaient les chevaux de bois. On a même vu le notaire en faire un tour, monté sur un coq en bois ! En effet, il n'y avait pas que des chevaux sur le manège, il y avait aussi d'autres animaux et des baquets qui tournaient sur eux-mêmes avec un volant au milieu ainsi que des espèces de bateaux qui basculaient.

De nombreux jeux étaient organisés : des loteries, du tir à la carabine, des chamboule-tout avec des boîtes de conserve... On pouvait gagner des bouteilles de Champagne. On pouvait aussi participer à des courses en sac. Divers marchands de cacahuètes, de saucisses grillées et de petits jouets prenaient place pour l'occasion. Ce jour là, il y avait un concours de maisons fleuries et le bourg était très décoré. Sous un chapiteau, on pouvait assister à la projection d'un film du style "Pêcheur d'Islande" ou "Les hauts de Hurlevent".

Nous organisions une cavalcade, c'est à dire un défilé de personnes déguisées et de chars. Une année, alors que l'on parlait beaucoup des petites filles Dionne, qui étaient des quintuplées, au Canada, cinq petites filles de Beaumont étaient habillées de la même façon et étaient accompagnées d'une jeune fille déguisée en nurse. Une autre année, un groupe s'était déguisé en Arlésiens, avec des filles costumées et assises en amazones sur des chevaux et des garçons portant un chapeau à larges bords. Les chars étaient décorés de fleurs en papier.

## Beaumont-Hague dans les années 20 et 30

---

A l'époque, aucune association n'organisait cette fête. Nous faisons nous-mêmes les déguisements et les décorations.

Dans la soirée avaient lieu une retraite aux flambeaux et un feu d'artifice qui était tiré au bout du bourg, à l'emplacement actuel des notaires. A cette époque, il n'y avait pas de bal. Ils ne sont apparus à Beaumont qu'à la Libération.

Nous allions tous à la Madeleine. Néanmoins, il était rare que les jeunes filles aient la permission d'y aller seules car c'était assez mal vu. Cette fête durait deux jours.

Le jour de Mardi-Gras, des enfants déguisés défilaient dans la rue. Certains commerçants vendaient des masques en carton qui représentaient souvent des têtes d'animaux.

Au 1<sup>er</sup> avril, on se jouait parfois des tours ou on se faisait croire des choses. A Pâques, on trouvait des œufs ou des poules en chocolat dans certains commerces. Le jour du 14 juillet, la mairie était décorée avec quelques lampions.

### Les loisirs

Nous avons peu de jouets à cette époque. Les plus courants étaient les poupées, les toupies ou les cerceaux. Certains fabriquaient des "canapétousses" en sureau. Il s'agissait d'un bâton de sureau évidé à l'aide d'un fer rouge. Puis on le bourrait avec une boulette de papier mâché et on propulsait ce projectile à l'aide d'un autre bâton que l'on poussait à l'intérieur. Avec de la paille d'avoine, on faisait des sifflets. Des enfants faisaient "craquer" les fleurs de *nunus* (digitales).

Nous nous retrouvions parfois par villages pour jouer à cache-cache ou à courir.

Nous, les filles, nous jouions à la chandelle, à la ronde, à colin-maillard... Certains enfants se baignaient dans la mer, mais ce n'était pas la majorité. Pour cela, ils allaient à pied jusqu'à Vauville. La pêche était un loisir assez répandu, mais il fallait faire de la route à pied.

Les adultes avaient peu de loisirs. Le soir, les femmes faisaient de la couture et les hommes fabriquaient des paniers. Presque toutes les filles apprenaient à tricoter et à broder pour pouvoir faire leur trousseau. Il y avait quelques amateurs de jeux de carte. On allait aussi parfois les uns chez les autres pour discuter. Quelques hommes aimaient se retrouver au café.

Le dimanche, les jeunes qui avaient un vélo allaient faire un tour. Les adultes, eux, allaient parfois faire le tour de leurs terres à pied, pour voir les bêtes.

Juste après guerre, un homme venait régulièrement à Beaumont pour organiser de petites séances de cinéma, par exemple à l'occasion d'une fête. Quelques petits cirques sont venus donner des représentations dans la commune. Quelques clowns amusaient les enfants.

Un homme d'Herqueville donnait souvent un spectacle d'hypnotisme, dans la salle des fêtes. Il demandait des volontaires dans la salle et leur faisait faire des choses insensées après les avoir hypnotisés. Ils ne se rappelaient plus ensuite de ce qu'il leur était arrivé.

Mis à part ceux qui possédaient un phonographe, nous avions très peu d'occasion d'écouter de la musique. Le seul instrument de musique assez répandu était l'harmonica. La radio et les appareils photos étaient encore peu courants à cette époque.

Beaucoup lisaient des journaux comme le Réveil ou Cherbourg-Eclair.

### Les fêtes de famille

Le réveillon de Noël se fêtait rarement. On recevait seulement de petits cadeaux. Le jour de Noël, certains confectionnaient une bûche eux-mêmes. Parfois, on mangeait une dinde ou une oie.

Au jour de l'An, nous allions souhaiter la bonne année dans notre famille et nous recevions parfois des étrennes : une orange et un sucre d'orge par exemple.

Les Rois étaient une fête plus importante. On mangeait souvent de la soupe, du pot au feu le soir, et une brioche en dessert. La fève pouvait être un haricot sec si on faisait la brioche soi-même. C'est seulement le jour des Rois que le boucher tuait un bœuf. A cette occasion, il passait dans le bourg avec la bête pour bien la montrer à ses clients.

Lors des batteries, les soirées étaient très animées. Les travailleurs mangeaient ensemble, souvent de la soupe, puis un plat de viande (de l'agneau cuit entier en ragoût dans une grande timbale, par exemple) et chantaient beaucoup, des chansons en français ou en patois. Par contre, dans les fêtes, on ne dansait jamais.

Les mariages étaient de grandes fêtes pendant lesquelles on mangeait beaucoup. Il y avait souvent une multitude de plats qui se succédaient. La journée de la noce était longue car la cérémonie avait lieu le matin. L'après-midi, toute la noce allait se promener parfois à pied, en cortège ou encore en voitures à chevaux. Un peu plus tard, il y eut des cars. Les communions étaient des fêtes un peu moins importantes car il y avait moins d'invités. Cependant, comme dans les mariages, il y avait deux repas de fête dans la journée et parfois même un troisième le lendemain.

Les baptêmes n'étaient pas des fêtes importantes car ils avaient lieu quelques jours après la naissance de l'enfant. La mère ne pouvait donc pas y assister.

# La religion

## Les fêtes religieuses

La Madeleine était la fête patronale de Beaumont. Il y avait ce jour là une grande messe à 10 heures.

A la fête Dieu, au mois de juin, nous suspendions nos plus beaux draps aux fenêtres tout le long du parcours de la procession qui avait lieu après la messe. L'hostie consacrée était exposée à chacun des repositoires que nous avions fabriqués à plusieurs endroits de la commune. Il y en avait un, par exemple, en face la grande maison du notaire actuel. Les rues étaient décorées et des enfants jetaient en l'air des pétales de fleurs. Nous suivions le curé qui marchait sous un dais en portant l'ostensoir. Nous revêtions pour l'occasion nos habits du dimanche. Les femmes portaient toutes un chapeau. Certaines femmes âgées mettaient encore des coiffes et la tenue traditionnelle.

Les rogations qui se pratiquaient à cette époque avaient pour but de bénir les champs cultivés. Il s'agissait d'une procession qui se déroulait très tôt le matin.

A Pâques, des chanteurs de la Résurrection passaient dans les maisons, chantaient le chant de la Résurrection et récoltaient des œufs en retour.

Le soir de la Toussaint, le glas sonnait, après les vêpres des morts.

Lors de l'installation d'un nouveau prêtre, une fête était organisée. Le doyen de la paroisse venait installer le prêtre et lui présentait les personnalités locales. La première messe célébrée par le nouveau prêtre était un peu spéciale : le doyen lui montrait la chaire et le confessionnal devant l'assemblée et le maire lui remettait les clés de l'église.

## Les cérémonies

### *Les communions*

Le jour de notre communion, nous portions un costume pour les garçons et une robe blanche avec un voile pour les filles. La taille et la beauté des cierges dépendaient de la somme que la famille du communiant pouvait y consacrer. Ainsi, les plus riches avaient de plus beaux cierges que les autres.

Lors de la cérémonie, nous devions réciter un acte devant tout le monde (l'acte à la Croix, l'acte de Pardon...). L'après-midi, on revenait à l'église pour les vêpres et pour participer à la procession autour du cimetière. L'alcool aidant, l'après-midi se déroulait souvent dans une ambiance joyeuse...

### *Les enterrements*

Quand une personne mourait, un homme se proposait pour aller inviter les connaissances de la famille dans les communes voisines. Il était encore courant à cette époque de veiller le défunt, jour et nuit, jusqu'au jour de l'enterrement.

Le jour de la cérémonie, le corps était transporté par des personnes choisies par la famille. Lorsqu'il s'agissait de l'enterrement d'un enfant, on faisait porter le cercueil par des jeunes filles ayant revêtu leur habit de communiantes. Le cortège se rendait à pied jusqu'à l'église en suivant la carriole où était placé le cercueil, même s'il y avait plusieurs kilomètres à parcourir.

Il y avait plusieurs classes d'enterrement, selon la somme que la famille pouvait consacrer à la cérémonie. Les enterrements de première classe se déroulaient plus tard dans la matinée et bénéficiaient de davantage de décorations et d'ornements. Ils pouvaient aussi être célébrés par deux curés, accompagnés de chantres et d'enfants de chœur.

### *Les mariages*

Il était impensable pour une femme enceinte ou ayant des enfants de se marier en blanc. De même, elle ne devait pas entrer dans l'église par le grand portail.

### *Les baptêmes*

Tout le monde faisait baptiser son bébé à cette époque. C'était une petite fête qui ne réunissait que la famille proche. A la sortie de l'église, la famille jetait des dragées à terre aux enfants de la commune qui se bagarraient pour les récupérer.

## La pratique religieuse

La plupart d'entre nous se rendait à la messe tous les dimanches, surtout les enfants et les jeunes. Il y avait néanmoins des personnes qui étaient ouvertement non pratiquantes. La séparation de l'Eglise et de l'Etat avait profondément marqué cette époque.

La messe était en latin. Nous ne comprenions donc pas toujours le sens des prières ou des cantiques.

Chaque famille se plaçait toujours sur le même banc, celui qu'elle avait réservé. Pour cela, il leur fallait payer une certaine somme. Les hommes s'asseyaient dans des stalles, dans le chœur et les femmes restaient dans la nef. Au milieu de la messe le curé faisait son sermon qui était parfois sévère et qui lui permettait de prendre position sur des sujets d'actualité.

La messe était l'occasion de porter de beaux Habits, ceux que l'on ne portait pas tous les jours. Nous nous changions l'après-midi, après les vêpres, pour accomplir le travail habituel de la ferme, comme la traite des vaches ou les soins aux animaux.

Lors des missions, un prédicateur venait dans la paroisse. Nous étions nombreux à aller écouter ses sermons tous les soirs. Une mission durait environ 15 jours. L'église était alors décorée de houx et de fleurs en papier.

La grande majorité d'entre nous faisait maigre le vendredi, et parfois le mercredi. Le Vendredi Saint, il était traditionnel de manger de la bouillie.

Nous, les enfants, nous allions quasiment tous au catéchisme le jeudi. On y apprenait beaucoup de textes et de prières par cœur. Des dames de la commune nous faisaient réciter nos leçons et nous donnaient quelques explications.

De plus, dans la plupart des familles, on priait le soir avant de se coucher. Dans certaines maisons, on trouvait même un endroit réservé à la prière.

### **Les superstitions**

Beaucoup étaient superstitieux à cette époque. Quelques personnes attrapaient des chouettes et les suspendaient à leur porte jusqu'à ce qu'elles meurent car ces oiseaux étaient censés porter malheur. Pour certains, il était exclu de s'asseoir à une table de 13 convives. On disait aussi : "Une pie tant pis, deux pies tant mieux".

# La guerre

## Souvenirs de la guerre de 14-18

Nous nous souvenons avoir beaucoup entendu parler de la première guerre mondiale par nos parents. Les anciens combattants racontaient leurs conditions de vie difficiles dans les tranchées. Lorsqu'ils se retrouvaient en famille ou avec d'autres anciens combattants, ils évoquaient le manque de nourriture et d'hygiène et la mort de certains de leurs camarades.

Les cérémonies du 11 novembre réunissaient tous les anciens combattants et les enfants des écoles. Nous apportions un bouquet de fleurs pour déposer autour du monument aux morts. Nous recevions ensuite une petite brioche à la mairie à l'issue de la cérémonie.

## La guerre de 39-45

Lors de la déclaration de guerre, le 2 septembre 1939, le garde champêtre a distribué des ordres de mobilisation aux hommes valides. Ceux qui avaient quatre enfants ou plus n'étaient pas mobilisés. Le moral des soldats était assez bon, beaucoup disaient : "on sera rentré pour Noël". Ils étaient convaincus de la puissance de l'armée française.

Pendant la "drôle de guerre", de septembre 39 à mai 40, nous lisions les journaux qui affirmaient qu'il n'y avait "rien à signaler". En mai et juin 40, l'offensive allemande a provoqué la débâcle de l'armée française. Les soldats français ont alors été faits prisonniers ou certains d'entre eux se sont cachés dans des fermes où ils travaillaient, afin d'échapper aux camps de prisonniers.

Nous étions très inquiets car de nombreuses rumeurs circulaient sur le compte des Allemands. Leur arrivée dans la commune s'est pourtant déroulée dans le calme, sans incident.

Les soldats se sont installés chez l'habitant car ils ont refusé de dormir dans des étables. Ils ont donc été dispersés un peu partout dans la commune.

La kommandantur s'est d'abord installée dans la maison du docteur de Beaumont, puis dans l'école. L'école des garçons a donc déménagé dans l'ancienne poste de Beaumont, où habitait l'institutrice. La mairie a aussi été déplacée dans ce bâtiment. Le château de Beaumont a été transformé en hôpital militaire où les civils pouvaient également aller se faire soigner.

Les réquisitions étaient nombreuses. Nous étions obligés de vendre certains de nos chevaux à l'armée allemande. Nous devions aussi leur fournir des bêtes pour qu'ils se

## Beaumont-Hague dans les années 20 et 30

---

nourrissent. Les Allemands ont réquisitionné la laine de mouton des éleveurs locaux afin de fabriquer des couvertures et des habits pour leurs troupes.

Nous avons aussi subi des vols fréquents de la part de certains soldats. Dans ce cas, les victimes pouvaient aller se plaindre à la kommandantur

Il était interdit de détenir des fusils et des postes de TSF. Ils devaient être déposés à la mairie.

Quand les Allemands avaient besoin de main d'œuvre pour effectuer une corvée, ils recrutaient des hommes par l'intermédiaire de la mairie. Il n'était pas possible de refuser. Néanmoins, il y avait des hommes qui étaient volontaires. En plus de cette main d'œuvre locale, des Géorgiens, enrôlés de force dans l'armée allemande, effectuaient aussi des corvées. Ces hommes vivaient dans des conditions très difficiles, ils n'avaient presque rien à manger.

De nombreux blockhaus ont été construits sur le territoire de Beaumont, ainsi qu'un centre d'écoute surveillé par des miradors.

Nous étions soumis à de nombreuses restrictions. Nous devions aller chercher tous les mois à la mairie une carte de rationnement qui nous donnait droit à une certaine quantité de nourriture. Il y avait des cartes pour le pain, le sucre, le café, le tabac... et tous les produits de consommation courante. Il fallait présenter cette carte pour pouvoir acheter la moindre marchandise. La plupart d'entre nous marchait avec des chaussures ayant des semelles de bois.

Comme les quantités autorisées n'étaient pas suffisantes, il y avait des moyens détournés d'obtenir des marchandises. Le boulanger de Beaumont, par exemple, nous rendait service en nous vendant du pain sans ticket, ce qui lui a valu quelques ennuis. Une manifestation a alors eu lieu pour le défendre, malgré l'interdiction des rassemblements publics. Le boulanger a finalement pu rouvrir son commerce.

A la campagne, il y avait toujours la possibilité d'échanger les produits de la ferme contre d'autres marchandises. On fabriquait aussi beaucoup de produits avec les moyens disponibles : du savon avec du suif et la soude caustique, du café avec de l'orge grillé... Les engrais étant devenus introuvables, beaucoup d'agriculteurs ont vu leurs récoltes diminuer.

Nous devions respecter un couvre-feu qui nous empêchait de sortir la nuit. De plus, on devait calfeutrer les fenêtres des maisons de façon à ne laisser filtrer aucun rayon de lumière.

Comme la Hague était une zone interdite, il fallait demander une autorisation pour se rendre à Cherbourg. Par ailleurs, les rassemblements publics, tels que les fêtes Dieu, étaient interdits.



## Beaumont-Hague dans les années 20 et 30

---

Pour ne pas être bombardés lors des transports ferroviaires, les Allemands ont choisi, un jour, des otages parmi les commerçants et notables de la commune afin de servir de bouclier humain. Les otages ont donc pris le train jusqu'à Amiens pour accompagner un convoi. Le voyage s'est déroulé sans encombre.

Nos relations avec les soldats allemands n'étaient généralement pas conflictuelles. Cependant, il y a eu une affaire de viol commis par un allemand qui a été fusillé après avoir été démasqué.

En 1944, de nombreux bombardements ont détruit partiellement ou totalement plusieurs maisons. Un homme a été tué par une bombe dans sa maison et une jeune fille est décédée au château de Beaumont lorsqu'il a été bombardé. Juste avant le débarquement, les soldats allemands ont fait exploser un chariot rempli de dynamite dans le bourg. Par ailleurs, lors d'une fausse manœuvre à bord d'un tank, il y a eu une explosion qui a tué plusieurs d'entre eux.

L'arrivée des Américains, début juillet 44 s'est déroulée dans un calme relatif. Les Allemands se sont rendus sans combattre. Nous avons très bien accueillis les libérateurs. Néanmoins, il y eut quelques problèmes car les premiers américains faisaient partie de troupes de choc. Certains ont commis des vols, des viols ou des actes de vandalisme.

Quelques bals ont été improvisés dans le bourg pour fêter la Libération.

Il a fallu déminer les champs ce qui a provoqué quelques accidents. Des personnes ont récupéré des douilles d'obus pour servir de vases ou de porte-parapluies.

Il a fallu attendre plusieurs mois après la Libération pour voir revenir les prisonniers détenus en Allemagne.

Plusieurs mois après la Libération de la commune, des obus tirés depuis Aurigny qui était toujours aux mains des Allemands, ont occasionné quelques dégâts matériels et nous ont beaucoup surpris car nous étions persuadés que la guerre était terminée.

Les années d'après guerre furent consacrées à la reconstruction des maisons et des bâtiments. Par ailleurs, le rationnement était encore appliqué. On a utilisé des tickets jusqu'en 1947 à peu près.